

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 1

Artikel: Dein la stratosphère
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224371>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

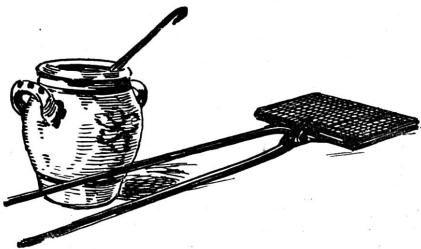
Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



Bonne Année !

AU cours de l'an qui s'achève, les fêtes se sont échelonnées dans un ordre parfait, marquées d'avance au calendrier. Elles ont formé une suite ininterrompue, comme les anneaux d'une chaîne qui paraît longue au premier janvier et que l'on s'étonne de voir si courte au trente-et-un décembre. Elles ont apporté, aux uns de la joie, aux autres de la tristesse, et à tous quelques instants d'oubli.

Puis le jour de Noël est venu avec son cortège de gâteaux levés, de bracelets, de merveilles et de bonbons suspendus à l'arbre tout illuminé. Et puis la Saint-Sylvestre, dernière halte au seuil de l'an nouveau, moment de répit arraché aux préoccupations quotidiennes. Ce jour-là, les préjugés tombent, les distances se rapprochent et les rancunes s'oublient. On jette un regard en arrière, on met, sur les plateaux de la balance, les heures sombres et les heures claires, on fait le compte, on récapitule, puis l'on s'en va de nouveau vers la destinée avec une année de plus et des illusions en moins.

Les événements, grands ou petits, qui nous ont préoccupés, durant l'année, s'estompent déjà dans la brume du passé. On laisse dans l'ombre, et pour l'instant, la crise générale, le chômage, les dettes interalliées, le plan Young, le conflit mandchourien, le dumping soviétique, les assurances sociales et la conférence du désarmement.

Du reste, les journalistes — qui savent mieux que personne ce qu'est le jour de l'An — se gardent bien de publier leur copie. A quoi bon ! L'article du jour ne sera lu par personne. Comme tout le monde, ils préfèrent réveiller leur tour d'une table bien garnie, laissant aux commerçants et aux industriels le champ libre dans les colonnes de leur journal. La politique chôme, la polémique s'efface, la nouvelle à sensation disparaît comme par enchantement et les chroniques militaire, financière, sportive — et que sais-je encore ? — prennent la poudre d'escampette. A l'endroit même où vous avez l'habitude de lire la prose du premier rédacteur, vous trouverez ces mots en lettres grasses : « La maison X présente ses vœux de bonne année à sa nombreuse clientèle. » Et il vous suffira de tourner les pages pour retrouver, cent fois répétée, la même annonce. Il est vrai qu'à mesure que l'on tourne les feuillets l'espace se rétrécit et la dimension des caractères diminue. Car il en est des maisons de commerce comme des journaux. Il y a la grande entreprise qui requiert les services de deux cents, trois cents, cinq cents employés, et il y a la petite boutique du coin où vous voyez toujours la même marchandise. Les journaux, eux, se distinguent par le format et le tirage. Vous avez les grands quotidiens qui tiennent à cinquante mille exemplaires et les petits

hebdomadaires — dont nous sommes — qui font tant bien que mal leur petit bonhomme de chemin. Ainsi va la vie !

Bien qu'il ait dépassé la septaine, le *Conteur Vaudois* se porte bien. Comme un pèlerin, fatigué par la longueur du voyage, il s'est arrêté au bord du chemin. Il a ouvert son vieux sac de cuir pour en tirer un quignon de pain et un morceau de fromage qu'il mange avec appétit. Après avoir bu ses trois verres traditionnels, il reprend sa course plus gaillardement. Regardez-le cheminer dans son complet de milaine. Il arrive maintenant au contour de la route. Il se retourne et, avant de franchir le seuil de l'an nouveau, il vous tire son chapeau de feutre et vous crie, dans son bon accent du terroir : « Bonne année ! » Le *Conteur* vo coo à très ti onna rebattâ de bournhe !

Jean des Sapins.



DEIN LA STRATOSPÈRE

VOUS rappelâ de clli monsu Pecard, de pè Lutry, que l'e montâ d'amont dâi niole. S'étai aguelh dein ellia grôcha pétublie que lâi diant la stratosphère, que monte tota soletta, sein s'arrêtâ, adî pe hiaut, à perda de yuva. Vo z'é dza de que lo pénâbllio n'a pas étâ de grimpelh, mâ de déchendre. Cllia sacré pétublie voliâve pas que sâi de reveni avau. Se monsu Pecard s'étai pas crampounâ fermo su sa stratosphère po coudhî lâi gravâ de volâ plî amont, sarâi prâo su eiffarattâ oncora âi niolan. Mâ l'avâi promet à sa fenna de reveni à l'ottô po lo petit-goutâ et voliâve pas l'eingreindzâ. L'e po cein que n'e pas mé restâ.

Mâ à la décheinta, tandu que l'étai à tsevau su l'e dérupite — et l'e épouairâo quand on lâi sondzo — l'a vu oquie dé bin courieu. Tot lo temps, monsu Pecard crâisive dâi z'affére quemet se l'avâi étâ dâi cllié. Mâ n'étai pas dâi cllié. L'étai riond quemet dâi boule à djuvî âi guellhie. Mâ n'étai pas dâi boule de guellhie. L'avant onna voix dâoce quemet onna balla-mére que sohîte lo bounan à son biau-fe. Mâ n'étai pas onna voix. L'étai rodzo, blliu, dzauno, vè, quemet on are (*arc-en-ciel*) ; mâ n'étai pas on are. Cein que l'étai ? Eh bin ! lo vo vu dere.

L'étai dâi z'âme.

Et clliâo z'âme tracîvant ein amont avoué onna couâte qu'on arâi djurâ dâi z'epêlue. Fussâvant pe rido que l'ouâura. Quemet on tsin que l'ouâ dzappâ sa tsinna. Vo dio que l'étai à vo baillâ lo veret (*vertige*), tant clliâo z'âme ludzivânt râ.

Et vaïte que monsu Pecard démande à iena de clliâo z'âme que fronnâve dè coûte la pétublie :

— Du iô venâvo, que vo z'ite tant accouâtya ? (*pressée*).

— De pè lo paï dâi Tutche ! On sè redzoie d'arrêvâ âo Paradi. On pâo pas lâi ïtre pe mau que tsi no, ora.

Et via âo dissimo galop.

On crâisive onn' autr' âma que l'allâve oncora pe rido que l'autra.

— Et vo, du iô ïte-vo, que lâi fâ lo monsu de la stratosphère.

— Vigno de Dzenéva. M'etâiso (*je suis impatiante*) d'arrêvâ po pe rein ouûre dêvezâ de la Banqua.

Et zzzzz... ! via !

— Et vo ? que dit à iena que fasâi état de rattrapâ lè z'autre.

Sein s'arrêtâ, l'âma l'a repondu :

— De Nâotsats ! Lè z'affére vant pas tant bin ora. Estiusâ. Mè faut modâ.

Et dinse dâi z'hâore et dâi z'hâore. Rein que dâi z'âme à ne pas voliâi pèdre onna menuta. Lè zene veggant de pè l'Etalie, de pè la France, de ti lè paï de la terra, la Byssenie, l'Arabie dè-pétrâie, lè z'Amérique et tot lo diâblio et son train. Rein que dâi z'âme à dépuffâ, à corre ! Tot d'on coup, monsu Pecard ein recontre dauträi que n'étant pas à traç quemet lè z'autre. Allâvant tot bounameint, sein sè pressâ, quemet dâi dzein que regrettant gros d'arrêvâ et que se breinnant po pas être lè premi. De lè vère, on arâi djurâ clliâo coo que l'atteindant que la derrière l'asse sounâ po eintrâ âo pridzo, et que lo menistre l'asse coumeincé. Guegnivant adî ein avau, dâi iâdzô s'arretâvant.

Mâ ! mâ ! que lâi fâ dinse monsu Pecard, qu'ïte-vo. Vo z'allâ bin pllian !

Et lè z'âme l'ant fe reponse :

— On n'e pas tant pressâ d'arrêvâ. On sâ cein qu'on pè. On coggâi pas cein qu'on retrouverâ. No sein Vaudois !

Marc à Louis.

RÉFLÉXIONS

A. M. Schabzigre.

L'AUTRE jour, et par hasard, j'ai entendu entre un mari et sa femme, un bout de conversation, et comme aucun des deux ne m'a prié de ne pas la répéter, je me permets de le faire ici, en y ajoutant quelques réflexions.

Le dit mari, donc, reprochait à sa femme de brûler trop de bois. Jusque-là, rien d'extraordinaire. Pour ma part, je n'ai jamais encore rencontré de mari qui ne reproche pas, au moins une fois par semaine, à sa femme de brûler trop de bois. Mais celui-ci avait l'air très fâché. Il fronçait les sourcils d'un air courroucé, et haussait la voix comme pour se faire entendre d'un auditoire de dix mille femmes incapables d'économie... Pour finir, il ajouta que d'ailleurs, les femmes ne savent pas faire le feu.

Cette accusation imprévue m'a causé un grand étonnement parce que le feu, n'est-ce pas, c'est essentiellement l'affaire des femmes. De mère en fille, depuis des générations, et déjà au temps où, vêtues de peaux de bêtes, elles suivaient leurs hommes à la chasse, elles apprenaient à ramasser des brindilles, à les faire flamber avec des feuilles sèches et à poser dessus des morceaux de bois assez gros pour faire rôtir un quartier d'ours ou d'auroch. (Si je passe, comme chat sur braise, sur leur manière de produire l'étincelle, c'est que je ne sais pas comment elles s'y prenaient, étant à peu près certaine que, dans ce temps-là, les allumettes de sûreté n'étaient pas encore au commerce). A l'heure qu'il est, une petite fille de douze ans dont la maman va en journée, sait déjà faire le feu, arranger les copeaux de façon à n'avoir besoin que